

JEAN-PHILIPPE  
BLONDEL

IL EST  
**ENCORE**  
TEMPS !



ACTES SUD junior

**[www.actes-sud-junior.fr](http://www.actes-sud-junior.fr)**

Éditeur : François Martin assisté de Noémie Seux-Sorek

Directeur de création : Kamy Pakdel

Conception graphique : Christelle Grossin

Maquette : Catherine Fantini

Photographie © gettyimages/Christoph Hetzmanseder ; © naka / Adobe Stock.

© Actes Sud, 2020

ISBN 978-2-330-13417-4

*Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.*

# IL EST ENCORE TEMPS !

JEAN-PHILIPPE BLONDEL



*Pour Lola et Carmen.*



# PROLOGUE

15 MARS 2019

## VIRAL

– Comment vous sentez-vous aujourd’hui ?

Je fronce les sourcils. Je suis consciente de l’agitation autour, du bruit, des corps qui passent à gauche et à droite, de la sirène des pompiers un peu plus loin. Quelqu’un me bouscule et s’excuse. Nous restons immobiles tandis que la foule défile. Je fixe le journaliste en face de moi. La cinquantaine, rondouillard, plutôt sympathique. Il doit aimer les repas de famille, les week-ends où ses enfants étudiants reviennent au bercail, les romans policiers et ses chats, oui, il a sans doute plusieurs chats, et allez, il doit y en avoir un qui s’appelle Mistigri. Non, le nom d’un président. Nixon. Voilà. Nixon. Celui qui a été obligé de démissionner suite à l’enquête menée par deux reporters de ce canard américain dont je ne me rappelle plus le nom.

– Je ne comprends pas le sens de votre question.

– Satisfaite ? Heureuse ? Après tout, c’est un vrai succès, non ?

J'écarquille les yeux. Je remarque la caméra qui filme, à côté de nous. Ce doit être la télé locale ou régionale. Le caméraman est plus jeune que son collègue. La trentaine. Un dragueur. Infidèle. Mais gentil. À chaque fois qu'il se sépare, il affirme qu'il ne va pas jouer la scène du "Ce n'est pas toi, c'est moi", mais il le fait quand même. Ses ex n'arrivent pas à lui en vouloir. C'est un sentimental, mais il n'est carrément pas taillé pour tenir en couple.

Il faut que j'arrête d'inventer la vie des gens que je rencontre. Que je revienne au monde. À l'instant. Là. Maintenant. Je sens la moutarde qui me monte au nez en deux secondes. Je m'entends imiter le quinquagénaire jovial.

– Satisfaite ? Heureuse ? Non, mais vous vous entendez parler, oui ? Satisfaite de quoi ? Heureuse de quoi ? Putain, mais c'est incroyable ! Vous croyez qu'on est là pour quoi ? Pour un pique-nique géant ? Un festival de la déconnade ? Merde alors ! Satisfaite ? Heureuse ? C'est lamentable. Vous êtes lamentable !

Et là, je le plante sur place, avec son micro, sa mine déconforte et son caméraman qui d'un seul coup décide de filmer son comparse en gros plan.

C'est petit à petit que je me rends compte que j'ai sans doute gâché une chance de me faire écouter. Cela dit, je n'en suis pas si sûre. Je serais passée entre deux tranches de pain de mie des nouvelles



du monde, les gilets jaunes à Bordeaux, paf, les derniers îlots de résistance de Daech, paf, le mur de Trump, paf, moi, eux, nous. Là, c'est clair, je serai coupée au montage. Ils iront trouver quelqu'un d'un peu moins cassant, d'un peu plus diplomate. Killian ou Valentin. Oui, tiens, Valentin, il est parfait pour le rôle, d'ailleurs, il a l'habitude avec son frère. Attention, je ne suis pas en train de critiquer, là. Il faut des gens comme Valentin ou Killian, sinon rien ne prend de l'ampleur. Surtout, il ne faut pas uniquement des gens comme moi, parce que sinon on court à l'insurrection.

Je suis convaincue qu'on me censurera. Ce que je ne peux pas prévoir, c'est que le caméraman, estomqué et presque séduit, rêvera de moi la nuit suivante et que, dans un subit accès de fièvre, parce que des bribes de discours et d'images révoltantes font court-circuiter son cerveau, il récupérera les images et les postera sur les réseaux sociaux. Et que le "Satisfaite ? Heureuse ?" deviendra viral. Qu'on en tirera des dizaines de mèmes et de gifs. Un symbole de l'incompréhension. Les adultes. Les jeunes. Le fossé des générations. Aucun stéréotype ne nous sera épargné. Alors que si je suis là, s'ils sont tous là, c'est aussi grâce à Julie Lafontaine. À Claude Rigan. Et même à ma mère. Dans ma tête, j'entends la voix de Victoria : "Ta mère ? N'importe quoi ! Et pourquoi pas le pape, pendant qu'on y est ?"

Regardez-moi. Je souris. On pourrait presque croire que je suis satisfaite et heureuse. Je reprends la marche. Je fends la foule pour retrouver la tête du cortège. Les adjectifs continuent à danser dans mon crâne. Heureuse ? Honnêtement, je ne sais pas ce que ça signifie. Je ne comprends surtout pas ce qu'on veut nous vendre sous le terme de "bonheur". Des vacances aux Maldives sur une île où les femmes sont battues à mort ? Faire l'amour avec un *bad boy* qui jouit à te voir souffrir, comme dans les derniers films érotiques pour adolescentes frustrées ? Satisfaite ? Non, je ne serai jamais satisfaite, je crois. Mais pleine, oui. Pleine.

Quand je repense à l'été dernier, je n'en reviens pas. Sauf que ça, je n'ai pas envie que le journaliste le sache.

# 1

ÉTÉ 2018

## MARASME

Le *marasme*. C'est comme ça que ça s'appelle. La première fois que j'en ai entendu parler, c'était à la radio, dans la voiture de mon père. C'était le mois de juin, je venais de passer les épreuves du brevet, j'avais hâte de changer d'établissement, de plier les trois années au lycée et de prendre un envol pour je ne sais où, mais loin de cette ville de province où il ne se passe jamais rien et où je n'ai pas réellement d'attache, à part ma famille. Je sais, c'est violent comme phrase "à part ma famille", parce que la famille, c'est censé être le centre, le plus important. Faut pas croire, hein, je les adore. Mon père, ma mère et mon frère aîné que je ne vois jamais parce qu'il est parti l'an dernier poursuivre ses études de commerce à l'autre bout de la France, études qui obligent mes parents à nous serrer la ceinture et à surveiller leurs comptes en banque, tout en me répétant que ça serait bien si moi, je pouvais choisir plus tard un cursus qui me permette de rester ici, même si le choix est réduit, parce que quand même,

sinon, ils vont y laisser leur peau. C'est hors de question. Je me débrouillerai pour être indépendante, mais je me barrerai de ce trou.

C'est un truc que ceux qui habitent à Paris ou dans de très grandes villes ne comprennent pas. Sur internet, on te gave de discours qui claironnent que le plus important, c'est la motivation et la volonté, que "quand tu veux tu peux", et que quand la personne en face de toi verra ta détermination, elle ne pourra que t'accepter au sein de son équipe (pardon, de sa *team*) ou de sa formation. Des conneries. Un vrai gros tas de conneries. Quand tu résides en province, les études supérieures, ça signifie déménager, prendre une chambre, même à bas prix, même en coloc, même au Crous dans une autre ville, plus grosse que celle d'où tu débarques. Donc, plus chère. Payer tes repas. Les trajets allers et retours. Souvent, ça implique de trouver un boulot à mi-temps pour faire face aux dépenses – problème : du boulot, tout le monde en cherche.

J'essayais de ne pas réfléchir à tout ça. Cet après-midi-là, avec mon père, on allait au lac. C'est un lac artificiel à une vingtaine de kilomètres de chez nous. Il faisait vraiment trop chaud et dans l'appartement, même fenêtres ouvertes, on ne tenait plus. Mon père avait mis l'autoradio sur une de ces stations qui diffusent les nouvelles du monde en continu et répètent l'heure toutes les quinze minutes. J'ai fouillé dans le

vide-poche les CD que nous avons gravés ces derniers mois. Mon père n'est pas réfractaire aux nouvelles technologies, mais il est assez maniaque en ce qui concerne la musique. Il ne supporte pas les supports dématérialisés. Il veut pouvoir toucher et posséder les morceaux qu'il aime. Il ne donnera jamais un centime à Deezer ou à Spotify. Il peut partir dans des discours enflammés quand il parle de la disparition des disques. Il me fait sourire, avec son combat contre des moulins à vent. Mais au fond, il a raison. C'est lorsque personne ne hurle plus à propos de rien que la partie est perdue.

Bref, le temps que je trouve une vieille compilation, j'ai pu entendre le spécialiste de l'économie mondiale répéter trois fois l'expression *marasme économique*. Le journaliste lui a demandé de préciser ce qu'il entendait par *marasme*, exactement. L'autre a répliqué du tac au tac que c'était le ralentissement important ou l'arrêt de l'activité économique ou commerciale. Il a eu un petit rire qui faisait froid dans le dos et il a ajouté que c'était drôle, d'ailleurs, parce qu'au départ, un marasme indiquait un affaiblissement des forces morales, une sorte de découragement général ou de dépression. "Voilà, a-t-il conclu, c'est une dépression." Un coup de blues du marché qui dure plus ou moins longtemps.

J'ai senti mon front se contracter, en haut du nez – là où cela frappe toujours quand l'émotion me gagne.

Le *marasme*. C'était exactement ce que j'étais en train de traverser. Un découragement. Mes quatre années de collège avaient été une sorte de marécage. Oh, rien de dramatique. Je n'avais pas été harcelée ni même exclue d'un groupe ou d'un autre. J'avais été invitée à quelques anniversaires au *laser game* où je prétendais m'intéresser au jeu. Je m'étais rendue avec des camarades au parc d'attractions à une trentaine de kilomètres d'ici. J'étais raisonnablement intégrée même si les filles les plus populaires avaient du mal à retenir mon prénom. Je n'avais pas été approchée par les garçons, mais au fond, il y avait beaucoup de gesticulations mais très peu de couples, alors ce n'était pas très dérangeant. Bien sûr, j'aurais préféré être Léonie, qui riait tout le temps et qui postait tous les week-ends des photos de sa vie formidable et extraordinaire sur Insta et Snapchat, mais bon, ça aurait pu être pire.

Sauf que, au mois de mai, tout à coup, au beau milieu du cours d'histoire-géo, alors qu'on évoquait pour la vingt millième fois le développement durable, la question est venue se planter dans mon esprit, un peu comme le morceau de la tasse en porcelaine qui s'est fiché dans la plante de mon pied gauche la semaine dernière quand je l'ai cassée. "À quoi bon ?" Trois petits mots bien inoffensifs. Trois petits mots dévastateurs.

À quoi bon être assise là alors que dehors la planète court à sa perte ? À quoi bon parler de développement

durable et d'écologie alors que tout le monde s'en fout ? À quoi bon étudier alors qu'on ne sait même pas à quoi la Terre ressemblera quand on sera adulte ? À quoi bon écouter ce qu'ânonne ce vieux prof qui n'en a rien à cirer vu que lui sera au terme de sa vie quand tout explosera ? À quoi bon prendre sa place dans le jeu social, les courbettes, les politesses, la séduction, si tout cela est condamné à voler en éclats dans quelques années ?

M. Chambon continuait à pérorer et moi, j'avais les trois mots qui me défonçaient le crâne. Mon cerveau était devenu une piste de danse et ce trio-là la martelait avec sa démarche d'éléphants et ses crampons qui m'arrachaient la peau. Brutalement, je me suis sentie très mal. Je me suis levée précipitamment sous les regards étonnés des autres, et je suis tombée. D'un coup. Panique à bord, apparemment. Je ne sais pas, j'étais dans les vapes, je n'entendais rien. On m'a transportée à l'infirmerie. On a appelé mes parents. Un malaise vagal sans gravité, probablement, mais il valait mieux consulter. "Il faut dire qu'avec les chaleurs qu'on a, ce n'est pas étonnant. En mai, c'est du jamais vu. C'est encore leur réchauffement climatique et tout ça."

Ma mère m'a emmenée chez le médecin. Elle s'inquiétait. Elle trouvait de toute façon que depuis quelque temps, j'avais changé. J'avais moins d'entrain.